

J'ai le soleil au moins

D'après une nouvelle in *Début de siècles* (Verticales / Gallimard, 2022)

BESOINS TECHNIQUES

- Une console professionnelle
- Un ingénieur son et un ingénieur lumière
- Un système de diffusion de qualité professionnelle
- 2 micros sur pied Béta ou SM 58
- 1 ampli guitare type Fender Twin
- 1 DI stéréo
- 2 retours son
- 2 pupitres type Manhasset 48 Symphony
- 1 Stand clavier RTX noir (hauteur 60 à 100 cm)
- 2 petits sièges (bancs) de piano
- 3 multiprises
- 1 stand guitare
- Si disponible : un écran le plus grand possible avec un système de projection (fichier son et photo à diffuser depuis un ordinateur en régie). Le livret avec les tops et les fichiers seront fournis en amont par mail.

LUMIÈRES

(à adapter selon les lieux et disponibilités)

- Une face générale.
- 2 découpes en douche et deux faces sur Arno et Florent.
- Si disponibles : gélats Lee filters 135 Deep Golden Amber

MISE : deux faibles découpes en douche sur les deux postes et la photo projetée sur l'écran.

Florent et Arnaud entrent et s'installent.

FACE ARNO & FLO ↗ (on garde les douches sur ARNO et FLO).

Arno présente la lecture au public.

Florent lance une ambiance au clavier. 40 secondes plus tard : on lance depuis la régie le fichier son avec la voix de Cocteau.

ARNO

7 septembre 1921

Ma chérie.

Dieu soit loué : le soleil est revenu sur Piquey ! On n'y croyait plus. Radiguet est toujours avec moi (tu verras que j'avais raison de miser sur ce vaurien : son roman va être incroyable). Il y aussi Bertin, Marcelle et Lipchitz. Je retrouve mon hôtel de bois comme je l'aime, inondé de lumière, entre la forêt et la mer. T'ai-je dit que les prix sont devenus exorbitants dans tout le bassin : 50 F pour une promenade sur l'eau, un luxe de nabab (alors quoi : nous restons à terre) ! Il n'empêche : qu'on est bien à Chantecler ; béni soit Lhote de m'avoir conduit ici. J'ai repris mes habitudes estivales : je travaille tous les matins sur le balcon ; mimosas et figues se disputent l'air. On entend les coqs, les grillons et les cigales. Puis nous passons les après-midis à l'océan : seuls au monde. C'est l'Afrique, maman. Sauvage, primitive, déserte. Et d'une touffeur étourdissante. Où que l'on aille, c'est pieds nus, quand bien même le sable brûle. On se croirait aux premiers âges du monde. On voit quelques dauphins. Il nous arrive d'aller pêcher des crabes et des couteaux. Le soir, nous dansons le fox-trot avec Dourthe, la propriétaire. Puisse mon Eden demeurer ainsi ad vitam. J'accumule les notes pour mon prochain livre. J'avance bien. Je ne prendrai le canot automobile que si vraiment Radiguet a besoin de cahiers supplémentaires. Je rentrerai vers la fin septembre. Pourquoi ne viendrais-tu pas entre-temps ?

D'ici là, je continuerai à t'écrire aussi souvent que possible et à t'informer bien sûr des avancées de mon bronzage ! Je t'aime. Jean

Je plie la lettre et la glisse dans l'enveloppe. Une heure au moins que Raymond n'a pas appelé, tapé contre le mur ou quémandé. Au rez-de-chaussée, Dourthe joue *l'Ave Maria* au phonographe.

J'aimerais être capable de savourer cette paix, mais à quoi bon travestir : les jérémiades de Radiguet me manquent. D'un coup de langue, je scelle l'enveloppe, me lève et passe une tête dans le couloir, guettant le moindre petit raffut qui pourrait me rappeler à l'existence de l'être adoré qui bouillonne dans la pièce à côté. Raymond que j'ai traîné à Piquey d'autorité et, pour ainsi dire, enfermé loin de Paris et de la déréliction qui me le ravissent ordinairement. Ici, Raymond est à moi. Il s'en agace et me l'a fait payer de sa mauvaise humeur sitôt arrivé, mais je préfère ça plutôt que ses échappées en ville où rien ne promet jamais qu'il me sera rendu, où chaque regard porté sur sa jeunesse brouillonne et admirable m'est une torture, une menace. Raymond m'est temporairement prêté et je devrai le restituer bien trop tôt. Le restituer à la vie. La sienne. Qui se fera sans moi (je ne suis ni fou ni aveugle).

Il faut vous dire que Raymond, pendant la Grande Guerre, lisait au Parc-Saint-Maur, les volumes de la bibliothèque de son père. C'étaient les nôtres. Nous fûmes ses classiques. Nous l'avons assommé, comme de juste, et, à quatorze ans, il rêvait de nous contredire. Quand je l'ai rencontré, par l'entremise de Max Jacob, il m'a tiré d'une trappe. Il m'a calmé de son calme. Il m'a enseigné la grande méthode : celle d'oublier qu'on est poète et d'en laisser le phénomène s'accomplir à notre insu. Mais voilà : sa machine est neuve ; la mienne s'encrasse et fait du bruit... Il n'empêche : je profite. Enfin... si l'on peut dire. La nuit dernière, alors qu'il refusait de rester dans ma chambre en dépit de la dose d'opium que je lui avais fait fumer, je me suis introduit dans la sienne avec ce dépit familial qui me fait si souvent désespérer de moi-même depuis notre rencontre.

Il n'avait pas quitté son costume, il s'était endormi à même le dessus de lit. Je me suis emparé de l'un de ses cahiers vierges et je l'ai croqué.

Puis, agenouillé au pied du lit, j'ai serré son corps mais n'y ai trouvé qu'une pierre dure et froide ; je me suis juré d'attendre à l'avenir qu'il se manifeste par un geste ou une parole, je ne peux pas continuer à me faire mal comme ça : on ne saurait embraser une tombe.

ARNO

*Au moment de plonger
Sous les vagues du songe
Tu sembles hésiter
Craindrais-tu par hasard
Qu'à ta suite je plonge
Et du même côté*

*Ne crains rien nos sommeils
Ont une différence
Car lorsque je m'endors
Le cauchemar te mêle
Aux lieux de mon enfance
Avec mes amis morts
Avec mes amis morts*

*Tu traverses les bois
Les groseillers les fermes
Les routes que j'aimais
Tandis qu'en la torpeur
Profonde où tu t'enfermes
Je ne marche jamais*

*Il me serait bien doux
De déranger ton rêve
De l'habiter longtemps
Alors je tremblerais
Que le soleil se lève
Et t'ouvre à deux battants
Et t'ouvre à deux battants*

Rien ne console. Jamais. Et surtout pas la poésie. Ce qui n'empêche pas mon petit protégé d'en écrire quand je préférerais qu'il se consacre plutôt à son roman...

FLO

*Au regard frivoles les nues
Se refusent selon la nuit
Vers l'aurore sans plus de bruit
Dormez chère étoile ingénue*

*Sous les arbres de l'avenue
Les amours ne sont plus gratuits
Au regard frivoles les nues
Se refusent selon la nuit*

*Deux étoiles à demi nues
Semblables sœurs nées à minuit
Chacune son tour nous conduit
À des adresses inconnues
De vos regards frivoles nues*

ARNO

Les poèmes de Radiguet ne ressemblent à aucun d'aujourd'hui. Ils contredisent l'époque et ne s'appuient sur rien d'avant. Ils rendent leur jeunesse aux vieilles formules. Ils dépatinent les poncifs. Ils décapent les lieux communs. Quand Raymond y touche, il semble que ses mains maladroites remettent dans l'eau quelque coquillage. C'est son privilège. Il est seul à pouvoir y prétendre. « Il faut être précieux », dit-il, et dans sa bouche, le mot précieux prend le sens de rarissime et de pierre précieuse.

FLO

- Maître !

ARNO

L'ironie de son beuglement me parvient à travers la cloison (les murs de Chantecler sont aussi minces que les feuilles de nos cahiers).

FLO

- Maître, par pitié !

ARNO

Il sait que je déteste cette déférence singée et moqueuse. Je ne suis son « maître » qu'à défaut d'autre chose... Le sagouin en joue.

Je lui écraserais bien la tête dans ces cas-là. Au lieu de quoi je me précipite dans sa chambre, endossant le rôle de composition qui m'incombe : celui du dit-maître qui vient, en toute saine froideur, vérifier la copie de son élève. Raymond me fixe de son regard hautain qu'une mèche de cheveux sale vient barrer. Ses lèvres ourlées boudent.

- Ah, cette odeur !

J'ouvre la fenêtre en grand.

Il désigne – comme on le ferait d'une pièce à conviction indigne – le premier cahier de son roman que je lui ai corrigé :

FLO

Qu'est-ce que vous reprochez à mes verbes ?

ARNO

Je m'empare de l'un de ses Patriotas, me l'allume et tire une longue bouffée.

- Vous avez des tics, Raymond. Ne vous trompez pas sur ce qu'est profondément le style : non pas une façon compliquée de dire des choses très simples mais une façon très simple de dire des choses compliquées.

FLO

- J'ai l'impression de me retrouver au lycée ! C'était bien la peine d'en partir !

ARNO

- Si vous avanciez plutôt que de vous plaindre de moi ?

FLO

- Vous me donnez envie de laisser ce pensum en plan. Les poèmes, au moins, s'écrivent au soleil.

ARNO

- Patience. Nous irons vers quatre heures. Pour le moment, c'est intenable, je vous assure.

Je jette un œil sur le cahier ouvert : « Ressentant de l'amour pour Alice, j'en ôtais à René, à mes parents, à mes sœurs. »

- Il faudra changer le prénom d'Alice, là...

FLO

- C'est pourtant le sien.

ARNO

- On ne fait entrer personne sur scène sans masque. Vous voudriez qu'on pense que vous avez vraiment vécu cette histoire ?

FLO - Je l'ai vécue.

ARNO – Ecoutez, votre roman va faire suffisamment de ramdam comme ça. Vous direz que tout y est faux, faites-moi plaisir.

Raymond s'enfonce dans le fauteuil et m'adresse un regard narquois.

FLO

- Alors disons... Béatrice ?

ARNO

Je serre les dents.

FLO

- Valentine ?

ARNO

- Pas besoin d'inventaire ! Je le connais votre tableau de chasse, c'est bon !

FLO

- Ou Denise ?

ARNO

Il faut s'y résoudre : ce garçon est sadique. Il me tient.

FLO

- Eugénie ?

Antoinette ?

Ou Juliette ?

Augustine ?

Marguerite ?

Ou Cécile ?

Catherine ?

Emeline ?

Nathalie ?

Clémentine ?

Roseline ?

Ou Thierry ?!

ARNO

Je ne devrais pas réagir mais – est-ce ainsi que mon rôle est écrit ?
– je tourne les talons et sors de la chambre en claquant la porte.

FLO

- Fermez à clef pendant que vous y êtes !

ARNO

Je réapparais dans l'embrasure. Une folle pathétique.

- Vous seriez capable de sauter par la fenêtre !

FLO

- Je veux rentrer ! Vous m'avez fabriqué une prison ! Il pleut un jour sur deux et Bertin m'emmerde. Toujours à grimacer en beuglant... Il serait capable de se noyer rien que pour attirer l'attention sur lui.

ARNO

- Non mais vous voulez l'écrire ce roman, oui ou non ?

FLO

- J'ai trouvé un titre. Je m'en tiendrais bien là. C'est le plus amusant à chercher.

ARNO

- Bon alors : quel est ce titre ?

FLO

- *Les yeux secs.*

ARNO

- Ce titre mérite un roman. Écrivez-le.

FLO

- Bien, Maître.

ARNO

- Mon dieu : autant de morgue dans un corps si jeune...

FLO

- Vous faites bien d'en parler. J'ai hâte d'être vieux : je ne vous aurais plus dans les pattes.

ARNO

Dire qu'à cet instant j'ai le cœur serré serait un euphémisme. Raymond finira par m'en faire une noix rassie.

FLO

- Faites-moi monter un verre.

ARNO

- Non ! Ce soir. Vous buvez déraisonnablement.

FLO

- C'est l'internat ici !

ARNO

- Vous êtes pire qu'une vieille comédienne. Hop, hop, hop : votre roman !

FLO

- Ne comptez pas sur moi pour vous le dédier.

ARNO

Raymond trouve une jouissance particulière à foncer vers le moment fatidique où il aura été trop loin.

- Mon cher élève, vous avez eu dix-huit ans en juin, vous êtes un grand garçon, l'embarcadère est à deux pas. Alors, si vous le souhaitez, vous prenez le vapeur et vous disparaîsez !

Je déteste quand ma voix part dans les aigus : elle ruinerait le meilleur avocat.

Je claque la porte une seconde fois et je m'enfuis pour de bon.

Oublier cet infâme marmot. Et aller m'enquérir du facteur. Je dois lui confier la lettre à maman.

Arno se lève et sort à cour.

FLO

*Mes mains jonchant les draps étaient tes feuilles mortes
Ton automne aimait mon été
Le vent du souvenir faisait claquer les portes
Des lieux où nous avons été*

*Je vivais enfoncé dans un autre moi-même
Et de mon corps si bien abstrait
Qu'il te semblait de pierre il est dur quand on aime
De ne posséder qu'un portrait*

*Immobile éveillé tu visitais les chambres
Où nous ne retournerons plus
Insensible à notre douleur
Ma vague se mourait au bord de ton rivage*

*Au genou le menton en l'air
Tu ne pouvais m'avoir puisque rien ne te soude
Aux mécanismes de ma chair
Loin du lit sur le sol une de mes chaussures*

*Mourrait vivait un peu
Le désordre de moi n'était plus que blessures
Mais qu'est-ce qu'un dormeur y peut
Il me continuait il imitait mes gestes*

*Immobile éveillé tu visitais les chambres
Où nous ne retournerons plus
Insensible à notre douleur
Ma vague se mourait au bord de ton rivage*

*Cette ombre de ta forme accuse l'infortune
Ton ombre peut espérer quoi
Sinon la fin du jour et que le clair de lune
La renverse derrière toi*

Pendant l'instrumental de fin : effet vibrionnant sur le plateau.

Fin instru, Arno revient.

ARNO

Le postier a dix-sept ans. Et il est infiniment plus gracieux que mon écrivain. Mais qui saurait me tirer des griffes de Radiguet ?

La trahison est un délice pour qui souffre comme je souffre : après avoir contemplé le beau visage de l'adolescent qui a pris ma lettre, je me plais à traverser la dune pour gagner l'immense plage où nous avons coutume de lézarder nus comme des vers. Raymond va s'apercevoir que je ne l'ai pas attendu, il en sera vexé mais il saura bien où me trouver. Bertin et Marcelle nous rejoindront sans tarder. Pierre occupera tout l'espace comme d'habitude, ne laissant d'autre choix à Raymond que de se terrer dans le silence et me darder des regards furieux. J'aime voir Raymond furieux. J'aime quand il m'en veut. C'est là ma seule compensation : tenter de le contrarier comme un enfant qui martyrise son chat et rêve de le câliner sitôt après lui avoir fait subir ses petits sévices.

Comme toujours, en attendant Raymond, il ne me reste plus qu'une chose à faire : écrire.

Soleil je t'adore comme les sauvages
à plat ventre sur le rivage

Fais-moi le corps tanné, salé,
fais ma grande douleur s'en aller

Fais-moi un peu m'habituer
à ce que mon pauvre ami Jean soit tué

Loterie, étage tes lots
de vases, de boules, de couteaux

Tu déballes ta pacotille
sur les fauves, sur les Antilles

Chez nous sors ce que tu as de mieux,
pour ne pas abîmer nos yeux

Arrache mon mal, tire fort
charlatan au carrosse d'or

Que j'ai chaud ! C'est qu'il est midi
Je ne sais plus ce que je dis

Je n'ai plus mon ombre autour de moi
soleil ! ménagerie des mois

Soleil, Buffalo Bill, Barnum,
tu grises mieux que l'opium

Tu es un clown, un toréador,
tu as des chaînes de montre en or

Soleil, je supporte tes coups
tes gros coups de poing sur mon cou

C'est encore toi que je préfère
soleil, délicieux enfer

Et voilà Raymond qui débarque. Il se dévêtit, constate d'un seul regard que je le bats froid. Son corps maigrelet et osseux me tombe dessus et il me force à lui faire un peu de place sur la serviette.

FLO

- Je préférerais quand on écrivait ensemble l'été dernier...

ARNO

Je le vois venir : il va m'attendrir et s'acquitter ainsi de s'être mal comporté tout à l'heure.

FLO

- Et si vous rappeliez Satie à sa promesse de faire la musique de notre *Paul et Virginie* ?

ARNO

Je caresse son dos pâle, le regard perdu dans les herbes hautes qui tapissent la dune.

- S'il lambine trop, je lui parlerai thune. Le pauvre Satie ne marche plus qu'à ça.

FLO

- Vous êtes intraitable... Sans lui, vous ne sauriez même pas où est Montparnasse et vous ne seriez pas cette... coqueluche.

ARNO

- « Intraitable », moi ?! Avez-vous entendu Satie parler de jazz, par exemple ?

FLO

- Vous avouerez qu'il faut se pincer pour ne pas rire quand vous vous mettez à la batterie.

ARNO

- Je joue mieux que tellement d'autres !

Il passe une main dans mes cheveux.

FLO

- Mais oui : un nègre plus vrai que nature.

ARNO

- J'ai vingt bras ! Je suis le dieu du bruit, moi !

Raymond approche son visage du mien, sûr de son effet.

FLO

- Ayez une pensée pour Satie. Regardez-nous à Piquey et imaginez-le dans son bouge d'Arcueil.

ARNO

- Pensez-vous qu'il soit le plus malheureux ?

Je fixe Raymond droit dans les yeux. Dans l'espoir qu'il comprenne... quoi ? Ce qu'il a parfaitement en conscience et dont il abuse ?

- Si notre *Paul et Virginie* reste orphelin, je le proposerai à Poulenc, tiens. Je suis libre.

Raymond se relève sur un coude, attrape son pantalon. Il en fouille les poches. Il sort un papier chiffonné qu'il lisse du plat de la main sur le sable.

FLO

- Je peux vous le lire ?

ARNO

- Oh non, vous avez encore écrit un poème ?!

FLO

- Promis, c'est le dernier !

FLO

*Quand je suis au bord de la mer
Afin de rester toujours jeune
Comme Aphrodite je déjeune
De soleil et de lune dîne*

*Je me sens devenir ondine
Qui joyeuse où l'onde est amère
Ne souhaite pour son sommeil
Pas d'autre oreiller que les vagues*

*Si sur le sable le soleil
Luit, comme perdue une barque
Plus n'ai besoin de vos attraits
Votre éponge ni votre craie,*

*Vénus, pour dormir éveillée
Aux âmes de larmes mouillées*

∞2

Arno applaudit mollement.

FLO

- Vous n'aimez pas...

ARNO

Radiguet feuillète mon cahier.

FLO

- Dites : c'est moi, ça ?

ARNO

Il désigne le croquis que j'ai fait pendant son sommeil hier. J'acquiesce sans commenter. Je relis son poème.

Vénus, pour dormir éveillée

Aux âmes de larmes mouillées

- Vous savez, Raymond, j'apprends sans doute beaucoup plus avec vous que vous n'apprenez avec moi.

FLO

- De quoi parlez-vous ? D'esthétique ?

ARNO

- Bien sûr...

Mon petit chapelet d'énigmes me désespère. Que ne suis-je capable de lui parler sans détour ? Mais ce serait courir le risque de provoquer sa franchise tranchante. Alors j'avance avec raison. Laborantin acharné, je dose savamment mes compliments et j'attends fébrilement qu'il fasse entendre sa tendresse. Je m'accroche à l'idée que je l'obtiendrai et je sais que je ne l'obtiendrai jamais. Le tout serait de savoir si je perds mon temps ou si je vis là ce que l'existence a de plus intense à m'offrir. Dans quel territoire de mon âme Raymond a-t-il pris ses aises et suis-je encore seulement « Maître » en ma demeure ?

FLO

- Avez-vous écrit à votre « môman » aujourd'hui ?

ARNO

- Raymond : tu m'emmerdes, là !

Il éclate de rire, se lève vivement, me tend la main. Je la saisis et il me fait lever.

FLO

- J'ai été injuste avec vous : j'adore nos vacances studieuses !

ARNO

- Allons-nous jeter à l'eau. Je vois Bertin et Marcelle qui arrivent déjà.

Il tient fermement ma main tandis que nous avançons. Je n'aime rien tant que marcher à côté de lui, tous deux nus, dans le souffle imperceptible de septembre.

FLO

- J'ai rêvé cette nuit qu'on m'envoyait au service militaire. Votre opium ne me vaut rien.

ARNO

- Ça va ! Je vous ferai exempter.

FLO

- Décrivez-moi ce que nous avons devant nous.

ARNO

- À quoi bon vous avoir acheté ces lunettes, Raymond ?

FLO

- Je les ai essayées mais je n'ai pas aimé ce que j'ai vu. Je préfère quand c'est vous qui me racontez.

ARNO

Ses flatteries, pour grossières qu'elles soient, m'électrisent. Il sautille comme un enfant impatient. Je suis peut-être le seul à pouvoir accéder à cette simplicité désarmante. À Paris, Raymond s'arme de sa canne, comme pour dissuader on ne sait trop qui de lui chercher des noises. On ne l'entend guère (sauf quand il parle aux femmes). Au reste, il s'est fabriqué une posture effacée et réfléchie. Il ne s'exprime que si on l'interroge. Il prend alors du temps pour formuler sa réponse, sourcils froncés, et les mots s'égrènent d'une voix un peu dure. Quand il met un point à sa phrase, il rougit et vous gratifie d'un sourire pudique, comme pour s'excuser de quelque idiotie. Mais avec moi, Raymond ôte la muselière prudente et fait entendre le sale gamin. C'est là mon discutabile privilège que je ne parviens même pas à déplorer, sauf quand il se met en tête de me blesser ; avant-hier, par exemple, je le sermonnais sur sa consommation d'alcool et je me suis entendu dire : « Mon cher, vous vous trompez de personne : je ne suis pas Madame Jean Cocteau. »

FLO

- On est quand même mieux ici que dans cette maudite Auvergne.

ARNO

- Sous le soleil.

FLO

- Exactement ! Est-ce qu'on voit l'île aux oiseaux aujourd'hui ?

ARNO

- Aujourd'hui comme tous les autres jours, Raymond.

FLO

- Pourquoi votre mère ne m'aime-t-elle pas ?

ARNO

- Qu'est-ce que ma mère vient faire là ? Vous seriez bien aimable de la laisser à Saint-Jean-de-Luz.

FLO

- Que craint-elle de moi ? Enfin... pour vous, devrais-je dire. Vous lui avez dit que j'étais avec vous cette fois-ci ?

ARNO

Comment peut-on avoir tout vu et tout compris à dix-huit ans ? Il est vrai que j'ai menti à maman l'an dernier, lui dissimulant la venue du « petit monsieur » à Piquey.

- Ma mère craint le désordre qui vous accompagne, voilà !

FLO

- Et me refuse à présent le divan de votre bureau. Qu'on ne s'étonne pas de me retrouver dans votre lit.

ARNO

Le genre d'équivoque dont je ne suis pas dupe mais qui remue absolument tout mon corps...

- Ah, pauvre Monsieur Bébé...

FLO

- Cessez de m'appeler comme ça ou je vous coule !

ARNO

- On éduque décidément bien mal les garçons à Saint-Maur...

FLO

- Jean, promettez-moi de ne plus écrire à mes parents.

ARNO

- Ils s'inquiètent, que voulez-vous...

FLO

- Vous devez faire preuve d'une extraordinaire inventivité pour les rassurer, je suppose.

ARNO

- J'improvise quand vous disparaîsez. Comprenez-vous à présent l'intérêt que vous avez à rester avec moi ? C'est le prix de votre tranquillité : « L'enfant est rue d'Anjou chez Monsieur Cocteau, alors tout va bien ! »

FLO

- Atteindrons-nous jamais l'eau ? Elle n'a jamais été aussi loin, ma parole !

ARNO

- Quoi : ma conversation vous ennuie ?

FLO

- Jamais, Ô grand jamais, Maître !

ARNO

Il lâche ma main et se met à courir. Il plonge, je fais de même. Je le rattrape sans tarder : Raymond nage maladroitement, son crawl est laborieux, je le distancie sans mal.

Quand je me tourne dans sa direction, je ne le vois plus.

J'agite tous mes membres pour rester à flot. J'attends qu'il revienne de sa coulée, mais rien.

Les secondes passent, formant une ou deux minutes interminables. J'aperçois enfin la courbe de son dos et me précipite. Raymond ne fait pas la planche : il flotte, inanimé.

- Raymond !

Je tente de le retourner, en vain. J'empoigne son front et redresse son visage brutalement.

- Raymond ! Vous m'entendez ?

L'enfant ne répond pas, paupières closes. Je cale un biceps sous son aisselle et je tente vaille que vaille de revenir vers le bord de l'eau. Bertin a compris et se précipite. Marcelle le suit de près. Quand je parviens enfin sur le sable, je m'écroule. Bertin traîne l'enfant. Je me recroqueville sur le flanc et crache. Le corps de Raymond a tracé une tranchée funeste dans le sable imbibé. Je les rejoins à genoux et à bout de souffle.

- Raymond ! s'égosille Bertin. Répondez ! Répondez !

Il le gifle. Nous voilà tous trois penchés au-dessus du corps inerte. Celui-ci ouvre alors les yeux et part d'un éclat de rire tonitruant.

FLO

- Ah, je vous ai bien eus !

ARNO

Comment faire ? De l'ange ou du démon, j'ignore lequel j'aime le plus.

FLO

Initiales enlacées

Sur le sable comme nous-mêmes

Nos amours seront effacées

X2

→ *Sur la musique qui continue...*

ARNO

Ma chérie

Si j'étais honnête, je t'écrirais ceci : ton fils dépérit. Mais saurais-tu l'entendre puisque tu hais ce qu'il convient bien d'appeler l'objet de mon amour ? Comme il me serait doux de me confier à toi ce soir... Mais j'aurais beau t'écrire tous les jours (je n'en suis pas loin), je ne pourrais jamais te dire l'essentiel. Pour cela, je te hais comme je t'aime, maman. Si notre amour devait me servir à quelque chose, ce devrait être à m'aider aujourd'hui : j'ai quitté la plage prétextant je ne sais quel malaise, tentant maladroitement de dissimuler mon infâme cafard et me voilà à t'écrire cette lettre sincère que je vais enfourner dans la corbeille parce que je te sais sourde : tu ne souffriras jamais Radiguet ni personne que j'aime. Tu ne souffres personne d'autre que toi dans mon cœur. Je pleure et implore les dieux auxquels je ne crois pas de me délivrer de toi. Je t'aime et m'en vais jeter cette lettre. C'est là ta énième victoire.

Jean

On toque à ma porte, je reconnais la phalange cristalline de Radi-guet. Il me trouve au lit, enrubanné dans mes étoles, au milieu d'un nuage de tabac. Je vois à sa paupière qu'il a déjà beaucoup bu.

FLO

- Alors que se passe-t-il ?

ARNO

- Oh, rien. Une insolation passagère.

Il tâte mon front. Je me prends à espérer que son geste se poursuivra par... je ne sais pas... une caresse, mais sa paume est déjà loin.

- Vous ne dites rien ? Vous êtes un drôle de médecin...

FLO

- Quand l'heure est grave, il faut se garder d'énoncer les diagnostics.

ARNO

Et là, il sourit si joliment.

FLO

- En tout cas, je comprends mieux pourquoi on vous a démobilisé...

ARNO

- Chacun sa guerre, Raymond.

FLO

- Nous jouons aux dominos au salon : c'est affreux sans vous !

ARNO

Il saisit ma cigarette et tire une bouffée.

- Euh, vous m'imaginez en bas dans cet état ?

FLO

- En peignoir, ce serait du plus bel effet. Descendez ou je vous envoie la Dourthe !

ARNO

- Ah non, mon Dieu, quelle horreur...

Il rit. Raymond a son âge et ne l'a pas. Un mystère de plus.

FLO

- Dès demain, vous allez vous remettre à travailler. Vous verrez que tout ira mieux. Ça vous va pas du tout de ne faire que lézarder. Et puis, j'aurai très vite un deuxième cahier à vous confier. Vous pourrez vous venger sur mes verbes.

ARNO

Je sens son haleine avinée. Je l'aime jusque-là.

- Prenez-moi dans vos bras.

Il s'exécute. J'enfouis la tête dans son cou.

- Serrez !

FLO

- Allez, te voilà guéri.

Intrépide.

Intrépide et stupide.

Secoué dans le désordre que tu détestes.

Toujours en fuite de quelque chose.

En route vers quelque chose.
L'autre soir, pendant une conversation à table, tu as appris ton âge.
Tu ne le savais même pas.
Car tu comptes mal.
Et tu n'établissais pas le moindre rapport entre la date de ta naissance et l'année où nous sommes.
Quelque chose en toi en a été stupéfait.
Jusqu'à ce que tu te dises : « Je suis vieux. »
Tu préférerais sans doute t'entendre dire : « Tu es jeune. »
Et croire ce que te racontent les flatteurs.
Intrépide et stupide.
Il te fallait prendre un parti.
Cela limite la difficulté d'être, puisque pour ceux qui embrassent une cause, ce qui n'est pas cette cause n'existe pas.
Mais toutes les causes te sollicitent.
Tu as voulu ne te priver d'aucune.
Te glisser entre toutes.
Eh bien, débrouille-toi, intrépide.
Intrépide et stupide, avance.
Risque d'être jusqu'au bout.

ARNO

- Taisez-vous. Laissez-moi profiter de vous.

Et il se tait. Son front pèse sur mon crâne. L'ivresse. Il pourrait s'assoupir quand je me sens revivre.

Et brusquement il se détache de moi.

FLO

- Allez ! Je veux vous voir en bas !

ARNO

Il saute vers la porte et déguerpit.

Une tristesse infinie s'abat de nouveau sur moi.

(1 cycle)

*Je baise ta joue et serre tes membres,
Mais tu sors de toi,
Sans faire de bruit, comme d'une chambre
On sort par le toit.*

Mon ami.

Mon enfant.

Mon fils.

Mon plus beau ratage.

J'attrape ce cahier que j'avais acheté pour lui.

C'est ça, me dis-je : je voudrais écrire à même sa peau.

Je caresse la page ivoire.

Je cherche l'illusion de sa douceur.

En vain.

(3 tours)

ARNO

*Il faut nous dépêcher ne perdons pas de temps
Ne nous imposons point de repos ni de jeûne
Dans quelques jours d'ici tu seras encore jeune
Je ne le serai plus je viens d'avoir trente ans*

FLO

*Tu peinais tu hissais tu oubliais la pente
Il faut te retenir au lieu de te pousser
Le cœur déroule vite un ruban de passé
Moi le chiffre dix-neuf et toi le chiffre trente*

ARNO

*Que ce maudit passé peut me faire du mal
Qu'il attende qu'autant le tien de mon cœur sorte*

FLO

*Et côte à côte alors sentirions de la sorte
Diminuer moins fort le peloton fatal*

*Il faut nous dépêcher ne perdons pas de temps
Ne nous imposons point de repos ni de jeûne*

ARNO

*Dans quelques jours d'ici tu seras encore jeune
Je ne le serai plus je viens d'avoir trente ans*

FLO

*A ce jeu, mourir jeune est un grand avantage
Car on ne quitte plus son âge
Il n'y a pas d'hier, on se tient par la main
Il n'y a pas de lendemain. **X2***

NOIR PROGRESSIF